

Isabelle Valentine Bouquer

La bille bleue

Souvenirs d'enfance au goût des blés



Isabelle Valentine Bouquer

La bille bleue

Souvenirs d'enfance au goût des blés

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 9782812143236

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

La messe	11
Raoul	21
Monsieur le commissaire.....	29
La dame aux chats	35
La petite danseuse	43
La colonie de vacances	51
Pierrot triste	65
Le temps des « mabeils »	79
L'immeuble	89
Miroir du temps	93
Pépé Surcouf.....	99
Tarzan.....	105
Des chiens et un homme.....	113
A Table !.....	119
La bande du Plateau	123
La bille bleue	129

La cachette	137
La décharge.....	143
La marchande de poisson.....	149
Le jardin de mémé zizi	153
Le laitier.....	157
Les billets de tombola.....	163
Les tongs jaunes.....	167
Marianne Baluchon.....	173
Mon petit bout de doigt.....	179
Rentrée au collège.....	183
Le village au bout du monde	191

*A ma fille Charlotte,
A mon mari Gwénaël,
A mes parents, mes grands-parents,
A mon frère Jean-Michel,
A Monsieur Jacques Chauveau qui m'a encouragée.*

L'enfant n'a ni passé ni avenir, il vit au présent tandis que les adultes en sont pratiquement incapables... Il saisit au vol les instants magiques, s'émerveille d'un petit rien, tisse de ces moments uniques un magnifique patchwork d'enfance... Je me retourne vers l'enfant que j'ai été et qui vit toujours en moi, je retrouve ses mots, ses pensées, ses émerveillements, les parfums, les goûts de son enfance et les personnages qui l'ont touché. Je me laisse emporter par le vent des souvenirs, l'imagination, les fantasmes aussi parfois les images reviennent ici et là en éclair, comme ces petits films en noir et blanc qu'on ressort d'une vieille armoire et qu'on visionne un soir, souvent dans le désordre, sur un drap blanc tendu sur un mur...

La messe

C'est dimanche. Il est très tôt. Je suis en vacances chez mes grands-parents. A dix heures, c'est la messe au village. Ma grand-mère y va toujours et elle m'oblige à la suivre. J'ai horreur de ça. Elle m'achète des vêtements de parade pour y aller. Ceux que j'ai ne lui conviennent pas. Il me faut une robe et des chaussettes blanches, des horribles chaussures vernies et noires qui écorchent les pieds, des pinces dans les cheveux alors que j'ai les cheveux courts à la garçonne...

Il faut reluire de tous les côtés pour aller voir Monsieur le curé. Je me retrouve dans le lavoir, été comme hiver, savonnée jusqu'aux oreilles avec du savon de Marseille qui ne sent même pas bon. Je suis cernée par les produits de beauté dont personne ne voudrait aujourd'hui : gomina, lotion bleue et collante pour les cheveux, eau de Cologne à la rose... ils sont éparpillés tout autour du lavoir. Ils ont l'odeur de ma grand-mère je trouve. J'aime le moment où je sors de ma pataugeoire, elle m'enveloppe dans une grande serviette. Je suis criblée de bisous. Rien que pour ça, j'userais bien un stock de savons de Marseille qui ne

sentent même pas bon. Je m'habille et je dois montrer arme pour voir si tout va bien, si une chaussette ne descend pas ou si la bride d'une chaussure n'est pas décalée par rapport à l'autre... Puis vient le moment de me coiffer. Elle attrape le peigne sur le bahut de la cuisine, il lui manque des dents, un peu comme il en manque à ma grand-mère d'ailleurs, elle le tient d'une façon solennelle, ferme un œil et me trace une raie droite sur la tête, sur le côté, me balaie la mèche le long du front et me l'accroche avec une pince horrible. J'ai l'air idiot. Je me dis que je m'en fiche, je n'ai pas de copines d'école qui vont à la messe ici et puis c'est vrai que finalement, j'y vois plus clair. Et pour finir de me déguiser en pingouin d'église du dimanche, elle m'asperge d'eau de Cologne en me tapotant les joues. Elle part dans la chambre, elle ouvre sa table de nuit et sort un collier en perles blanches et me l'accroche autour du cou. Là, elle se recule, m'admire de loin et prend un air tellement satisfait que pour un peu, je me croirais la plus belle de toute la contrée. Je me regarde dans la glace et je me trouve raide comme un piquet, on dirait que j'ai avalé le manche à balai. Je ne suis pas faite pour être attifée comme ça. Mais c'est fait avec amour alors je souris, je fais mine d'être fière et de toutes façons je sais qu'à midi, je sortirai de mon déguisement plus vite que j'y suis entrée.

Ma grand-mère, quant à elle, a enfilé son costume breton avec une longue jupe noire brodée que j'envie, un corsage blanc et une veste noire en velours, toute perlée. J'aurais préféré un costume breton moi. Mais les enfants n'en mettent pas. Non, nous, on a des costumes de pingouin. Elle a peigné ses cheveux grisonnants et ondulés, les a ramassés dans un filet

noir. D'habitude, elle met un foulard très moche alors ça change drôlement. Elle ne met pas de collier, elle prend un chapelet noir avec une petite croix au bout, elle le fait passer autour de son poignet et le tient dans la main gauche, côté cœur. Aussi, me donnera-t-elle la main droite tout à l'heure.

On est enfin prêtes. On traverse la cour de la ferme en zigzaguant entre les flaques d'eau pour éviter de salir nos chaussures. Il y a toujours des flaques d'eau même en été ici. On va dans le hangar chercher le vélo gris, celui qui a un rétroviseur et une sonnette et aussi des phares qui éclairent loin quand il fait nuit. C'est un vélo pour les grands voyages. On va jusqu'au Faouët avec lui ! C'est le bout du monde pour moi. Il dort dans le hangar parmi les outils du grand-père. Ils ont la même valeur. Sur le porte-bagages, on m'a installé un coussin avec des tendeurs, c'est confortable à condition que mémé ne roule pas dans les nids de poules. Il y en a plein ici mais ce ne sont pas les mêmes que ceux du poulailler. Quand le vélo est sorti, ma grand-mère le fait lustrer avec un chiffon, elle m'installe à l'arrière, j'y monte comme sur un cheval puis elle l'enjambe à son tour, met un pied à l'étrier puis les deux et nous voilà parties, unies pour le meilleur et pour le pire. Je passe mes bras autour de son ventre et je ne la lâche plus ! On traverse le village, les chiens nous courent après en aboyant. Les femmes des maisons voisines se préparent aussi pour le grand événement du dimanche et c'est tout un défilé de femmes habillées en noir qui va bientôt se profiler au bourg. Deux kilomètres nous séparent de l'église. Deux kilomètres en vélo que je savoure avec délice, c'est encore mieux que les manèges, c'est un paradis d'autant plus que ce n'est

pas moi qui pédale. J'aime le bruit de la chaîne, elle couine un peu comme pour dire qu'elle est vivante, qu'elle est heureuse d'être avec nous. Je demande à mémé de faire chanter la sonnette, elle carillonne, elle est toujours de bonne humeur, c'est génial. Le sac à main noir danse, il est accroché au guidon. Il a le ventre rempli de mille choses, un porte-monnaie immense, noir aussi, gonflé de pièces de monnaie pour la quête, des mouchoirs pliés en quatre, bien repassés, un petit sac de lavande, un peigne, un carnet griffonné, des boutons de manchettes du pépé, des bonbons, des photos aussi. Je rêve du jour où, moi aussi, j'aurai un sac à trésors, un sac que je garderai toujours avec moi et que personne n'ouvrira à part moi. Comme mémé ! C'est comme si je pouvais mettre ma vie dans un sac rien qu'à moi et l'emmener partout pour ne pas l'oublier.

On arrive au bourg, on entend les cloches qui appellent ses gens. Je sens l'odeur du bon pain et des pâtisseries en passant devant la boulangerie. Les deux cafés sont bondés, on entend les voix sortir par la porte et les fenêtres ouvertes, on entend rire, ce sont surtout les hommes qui se retrouvent là, c'est le jour du seigneur et ils boivent leur vin de messe, accoudés au comptoir. Leurs mains calleuses portent le verre jusqu'à leurs lèvres avides d'un moment de fraternité et de répit. Ce sont des fermiers. Ils travaillent dur toute la semaine, sans relâche. Puis on s'arrête chez le boucher, c'est un ami, c'est lui qui vient aider à tuer les vaches. Je ne l'aime pas. Il tue mes vaches. Il rit tout le temps, déploie une armada de dents et je me demande comment il peut être l'ami de mes grands-parents ? Je crains que ses enfants ne deviennent tueurs de vaches eux aussi. La boucherie me donne

froid, tout est blanc, glacial et toute cette viande rouge suspendue au plafond à des crochets, c'est horrible. Le boucher est rouge lui aussi mais je ne crois pas que ce soit dû à une consommation excessive de viande.

C'est chez lui qu'on gare le vélo, l'église est en face. Mémé y tient à son vélo ! Gare à celui qui le volera. Avant de lui dire au revoir, moment affreux où je dois tendre ma joue vers ce visage qui me donne froid dans le dos, ma grand-mère lui tend une motte de beurre enveloppée dans un papier blanc. C'est le cadeau qu'elle fait à tout le monde. Elle fait son beurre. Il est magnifique, il est jaune comme les poussins, elle a l'art de faire des dessins dessus, on dirait de la dentelle. De fines gouttelettes d'eau s'en échappent, il transpire, il vit. C'est presque un outrage que de planter son couteau dans une motte encore vierge. Ça me fend le cœur. Alors j'attends que quelqu'un le fasse avant moi.

Les cloches se mettent à chanter de plus belle, de plus en plus fort. Les gens du village, ceux qui croient en Dieu et ceux qui veulent le laisser croire, se pressent sur le chemin côté église, endimanchés. Si le mot existait je dirais « enmessés » Ma grand-mère me tient par la main, la main droite. Son chapelet est au chaud dans le creux de sa main gauche, il ne l'a pas quittée depuis le départ. Je me dis qu'elle le chauffe pour qu'il soit prêt pour la messe un peu comme ma mère chauffe son four avant d'y mettre son gâteau. Elle s'arrête, me fait face, sort son peigne et me recoiffe, m'essuie la bouche de la pointe de son mouchoir après l'avoir mouillé du bout des lèvres, me tapote la joue : me voilà digne d'être sa petite-fille. Il n'empêche que j'ai mal aux pieds dans mes

chaussures à bride, que mes chaussettes descendent sans arrêt et que j'ai bien conscience d'être ridicule. Mais mémé est satisfaite, voilà tout ce qui m'importe. On entre dans l'église. On est souvent les premières, c'est, je pense, pour être plus près du curé et par conséquent, plus près du bon Dieu. Je n'aime pas être devant. Je ne peux pas voir les autres et c'est la seule chose qui pourrait m'intéresser ici, pourtant. Alors je me retourne ou je regarde sur les côtés. On arrive à hauteur du bénitier, trop haut pour moi. Mémé se signe. Elle plonge sa main à nouveau dans l'eau bénite et me signe, au nom du père, du fils, du Saint Esprit et ainsi soit-il. Amen. Ainsi soit-il quoi ? Voilà une question à laquelle je n'ai jamais trouvé de réponse mais puisque ça a l'air de plaire à ma grand-mère alors ainsi soit-il comme ça et puis c'est tout. On s'avance dans l'allée principale, toutes les vierges et les saints en statue nous regardent aussi je pense que c'est pour cela que mémé marche droit, les yeux baissés et les mains en croix, laissant dépasser la croix du chapelet suffisamment chauffée à présent. Elle se balance un peu comme le pendule des voyantes. Devant l'autel, il faut s'abaisser, se signer à nouveau et je ne sais jamais dans quel sens il faut composer le « au nom du père, du fils et du Saint Esprit Ainsi soit-il » mais le compte y est. On s'assoit sur un banc. Un gros banc bancal, en bois. Il fait toujours froid ici et j'ai les genoux à l'air. Mon père dit souvent, en parlant des femmes : « elle a des genoux de bonne sœur » et comme je sais qu'elles portent des grandes robes noires et ont les genoux cachés, je conclus que moi, au moins, je n'ai pas des genoux de bonne sœur, ça me réchauffe quand même un peu. Peu à peu, l'église se remplit, les gens

murmurent, soufflent, on entend les pages des bibles ou des cahiers de chants. Ça ressemble à une salle de cinéma avant que le film ne commence sauf qu'il n'y a pas de publicité ici ni de vendeuses de glaces. Je ne comprends pas pourquoi le curé n'a jamais pensé à ça car il y a beaucoup d'enfants. Je mangerais bien une glace, moi, ça occuperait mon « sain » Esprit. Puis, tout à coup, plus un bruit ! Chacun se met au garde-à-vous. La sacristie s'ouvre et laisse échapper alors Monsieur le Curé, « habillé en messe » lui aussi. La grosse porte qui se referme fait un bruit sourd. Le curé, en gestes solennels, contrôlés et religieux à outrance, prépare les objets sacrés de sa sacrée messe. Je ne sais pas comment on les appelle mais en tout cas, il prend un verre en étain avec un grand pied, une carafe, une nappe blanche et une coupelle. Il dispose le tissu blanc et brodé sur l'autel, le repasse de ses mains avec exagération sans doute pour enlever les plis qui pourraient froisser le seigneur. Il fait alors un pas en arrière, lève les mains au ciel et là, je sais que la cérémonie divine et incontournable va commencer et que j'en ai au moins pour une bonne heure avant de pouvoir enlever mes chaussures et cesser de remonter mes chaussettes. Jésus était pieds nus, lui. Le curé aime dire « et nous nous mettons debout », il en fait exprès pour que mes chaussettes descendent. Il faut chanter maintenant, les chants sont beaux, j'aime bien chanter mais je ne comprends pas bien ce que je chante. J'ai du mal à suivre, je suis sur les lèvres du curé, il articule bien mais il a une immense bouche qui émet des sons nasillards. Il chante faux, c'est presque une offense. Je ne sais pas pourquoi mais à chaque messe il est enrhumé. C'est à cause du froid ici sans doute. A plusieurs reprises, il déploie un

grand mouchoir à carreaux, le porte sur son nez et fait vibrer le micro. C'est des bons rhumes qu'il tient et des bons mouchoirs aussi. A la fin de la messe, il faut dire le « Notre Père » Pourquoi n'y a-t-il pas de « Notre Mère » ? Qui sait si Dieu est un père ou une mère ? Il faut lui demander de pardonner nos offenses comme on pardonne à ceux qui nous ont offensés... je n'ai pas envie de pardonner à ceux qui m'ont fait du mal, je préfère les tuer dans ma tête et puis me demander pardon après.

Puis vient l'heure fatidique de la pause casse-croûte des grenouilles de bénitier. La messe, ça donne faim. Le curé s'avance devant l'autel, présente une coupelle pleine d'hosties tandis qu'un défilé sans fin se dessine. Chacun leur tour, les affamés de Dieu ouvrent leur bouche, d'un air béat et idiot, les mains en croix pour recevoir le corps du Christ. Je ne sais pas si Jésus est fier d'eux mais moi, je les trouve ridicules surtout lorsqu'ils font mine de se régaler pendant la fonte de l'hostie sous leur langue. Le corps du Christ, de toute évidence, ressemble à une gaufrette croustillante, insipide et peu consistante. La dernière gaufrette vient à peine de fondre dans la bouche du dernier béni et voilà déjà un enfant de chœur qui passe avec sa corbeille pour faire sa récolte. La corbeille est très grande, c'est pour ne pas qu'on y mette des toutes petites pièces, ça se verrait de trop. A chaque banc, les gens se passent la corbeille, j'entends le bruit des pièces ou le silence des billets. Les gens doivent être riches, les silences dominant le chant des pièces. Ma grand-mère préfère les pièces, elle en met une ribambelle, toutes celles qu'elle a gardées durant la semaine. J'adore jeter une poignée de pièces, j'aime bien le tintement qu'elles

font. Un billet, c'est triste, c'est moche et j'ai l'impression de ne rien donner puisque je n'entends rien. Puis, avant que le curé ne disparaisse dans sa sacristie, derrière la grosse porte, il nous dit : « aimez-vous les uns les autres ». Facile à dire ça. Je n'aime pas le boucher, il tue mes vaches. Et puis pourquoi s'aimer les uns les autres. Tout le monde ne peut pas aimer tout le monde. Si Dieu existe alors il devrait dire : « aimez-vous vous-mêmes ». Toute charité bien ordonnée commence par soi-même.

Ça y est, on est sorties de l'église, à l'air libre, on récupère le vélo chez celui qui m'a offensée et auquel je ne pardonne pas, on s'arrête à la boulangerie, mémé achète un gros pain de six livres, tellement gros qu'il me mange tous les bras mais il sent si bon que je lui pardonne, à lui. Pourquoi ne donne-t-on pas du pain de chez la boulangère à l'église ? On dit : « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » on ne dit pas : « donnez-nous aujourd'hui notre gaufrette quotidienne » ! En tout cas, si ma grand-mère avait acheté une gaufrette à la boulangère, ça m'aurait bien arrangée car elle prendrait beaucoup moins de place entre moi et mémé sur le vélo. Tous les dimanches c'est pareil, je m'accroche à mémé pour aller à la messe et au pain pour rentrer à la ferme. Ainsi soit-il !

Raoul

Tout au bout du village, comme plantée au bout du monde, se trouve la ferme de mes grands-parents. Une toute petite pancarte indique « Kerdalec » et c'est tout. Mais Kerdalec, c'est mes libertés, mes folies, mes joies, mes pleurs aussi parfois. Je trouve injuste qu'il ne lui soit réservé qu'une petite pancarte tandis que d'autres villages bien moins jolis et intéressants ont droit, eux, à une grande pancarte. Alors, avec un pinceau, j'ai peint une fleur rouge. Même les grands villages n'en ont pas. C'est ma marque à moi. Le Fou du village, Raoul, m'a bien vue faire la fleur et s'est mis à rire en mettant le doigt sur sa bouche comme pour me dire « ne t'inquiètes pas, je ne dirai pas que c'est toi ! ». Il ne l'a jamais dit d'ailleurs. Le village s'appelle donc désormais « Kerdalec-la-fleur » et c'est Raoul qui l'a renommé ainsi comme quoi tout aussi fou qu'on veuille bien le prétendre, il ne l'est pas tant que cela. Il n'y a qu'un fou pour avoir en lui la vraie poésie, celle qui coule dans les veines. Je l'aime beaucoup ce Raoul.

Quand on arrive en voiture, mes parents mon frère et moi, Raoul est toujours là, posté devant sa maison à

l'entrée du village, comme un gardien, il a les bras croisés. Il sait qu'on va venir et il sent à quel moment nous allons arriver. C'est son instinct. C'est un homme très grand, très carré, les cheveux blonds en brosse, il ressemble à un bûcheron dans ses chemises à carreaux, j'admire sa prestance et sa joie de vivre éternelle. Il rit tout le temps, il semble heureux comme s'il avait été programmé pour être heureux. Mon père s'arrête et j'ouvre la portière pour sauter sur le chemin et aller embrasser Raoul qui me prend dans ses bras et me fait décoller du sol et virevolter dans les airs. Ensuite il fait de même avec mon frère puis mon père vient lui serrer la main, une bonne poignée de main avec une tape sur l'épaule. Mon père l'aime bien aussi. Il a d'immenses mains Raoul, des mains qui travaillent beaucoup, il aide dans les fermes ici et là, il sait tout faire sauf lire, écrire et compter. Mais il se débrouille dans la vie et ça lui suffit. Il respire la joie et son savoir vaut bien celui de n'importe quel érudit. Il n'est jamais triste ou désespéré. Il en sait assez pour être heureux.

La voiture garée devant les premières maisons du village ne passe pas inaperçue et on voit sortir, un à un, de leur coquille de pierre, les habitants toujours un peu curieux de nous voir. C'est qu'on doit avoir un attrait particulier, à la manière dont ils font rouler leurs yeux sur nous. Je pense que c'est dû au fait que nous sommes habillés en tenue de ville. Raoul, chaque fois s'exclame : – « Oh « regardez voir » s'ils sont habillés comme des papes ! ». Je dois conclure que le pape est sûrement vêtu comme un Dieu. Je déteste arriver en tenue de ville et j'ai trop hâte d'enfiler ma tenue de ferme et d'arborer ainsi l'uniforme des troupes campagnardes, me fondre dans

mon véritable moule... Raoul me glisse à l'oreille : – « quand tu auras mis tes bottes tu reviendras ici et on ira chercher les vaches ! ». Cherchez les vaches ! Mais j'irais bien chercher toutes les vaches du monde moi si on me le demandait ! Des grandes, des petites, des grosses, des douces, des bourriques, toutes ! C'est qu'en compagnie de Raoul, ça ne ressemble en rien à une corvée, il a le don de tout transformer en jeu.

Je saute à pieds joints dans mes bottes et je me dépêche d'aller retrouver Raoul. Il me tend alors un grand bâton que j'attrape et brandis vers le ciel comme pour dire à tout le monde que je pars en guerre. La guerre des vaches ! La vache ! Il prend son bâton avec le bout tout usé à force de taper sur le derrière des bêtes trop têtues. Mais il y tient et gare à celui qui s'avisera de le lui prendre ! Il le range dans l'entrée de sa maison et le plante dans l'un de ses sabots de bois, il dit que c'est pour ne pas que le fantôme de la maison ne lui vole ses sabots pour aller au jardin et les ramène plein de terre. Un soir, alors que je dors chez lui, il plante mon bâton dans l'autre sabot et pose sa casquette sur les têtes des deux bâtons si fait que ça ressemble à un drôle de bonhomme avec une tête sur deux pattes en bois chaussées de sabots.

Pour aller jusqu'au champ où broutent les demoiselles Hollywood (on dirait qu'elles mangent tout le temps du chewing-gum), il faut s'armer de courage, ce n'est pas tout près et Raoul tient à prendre le chemin le plus difficile. Mais il a bien raison car c'est aussi le plus beau et le plus féérique et parfois le plus terrifiant quand il fait nuit ! Un chemin de terre comme on n'en voit plus aujourd'hui : très profond, avec de très hauts talus de chaque côté. D'énormes

arbres vieux comme le monde (au moins comme mon grand-père) dont les troncs prennent mille formes comme si un dessinateur de bandes dessinées les avait pensés et dessinés avant de les planter là. Les flancs des talus ressemblent à des jardins remplis d'arbustes de toutes sortes, tout en folie, tout mélangés, tout au gré du hasard et des vents. A la tombée de la nuit, entre chien et loup, je me fais peur toute seule face à ces arbres aux branches bizarres et tordues, vieilles comme des sorcières de la nuit et je fixe ces dames insolentes coiffées de feuilles. Elles me narguent, cherchent à me faire mourir de ma peur mais il n'en est pas question ! Si je suis passée là le jour et m'en suis sortie alors je peux y repasser la nuit... et j'essaie bien de me convaincre que rien ne va m'arriver quand soudain je me mets à courir comme une folle, comme si les arbres s'étaient déracinés pour me poursuivre ! Personne ne sait combien on peut imaginer qu'un arbre court vite derrière nous, pour nous faire prisonnier dans ses branches, quand il fait nuit et qu'on est gamin et qu'en plus, on a lu plein d'histoires terrifiantes !

L'hiver, par temps de pluie, l'expédition devient encore plus périlleuse car la boue est reine du chemin et il faut user de stratégies pour arriver jusqu'au champ. On s'enfonce jusqu'aux genoux quand il a trop plu et lorsqu'on tente d'extraire une jambe de ce borbier, la jambe sort mais pas la botte ! Je me retrouve souvent une jambe en l'air, la chaussette pendante et l'autre embourbée jusqu'aux oreilles ! Et là ? Qu'est-ce que je fais ? Raoul regarde et ça le fait rire aux larmes et il crie « Tant qu'à être dans la boue ma petite, tu n'as qu'à y aller toute entière, au moins tu vas rentrer avec tes bottes ! ». Je reviens avec mes

bottes, certes, mais à la main ! Mes chaussettes ne manifestent plus aucun sentiment, elles sont mortes de fatigue de toute façon.

Je remarque qu'une vache ne doit pas être si idiote que son regard peut le laisser penser car au lieu de se laisser voler les sabots par la boue, elle escalade le flanc du talus et préfère continuer sa route, les pis à quatre-vingt-dix degrés mais au sec. J'entreprends donc d'imiter la bête décidément plus intelligente que moi mais j'omets de me rappeler que moi, je n'ai que deux pattes sur bottes et que c'est beaucoup moins stables que quatre pattes sur sabots. Aussi je dévale le talus plus vite que mon ombre et me retrouve à plat ventre dans la boue, exactement là où je ne veux pas aller. Raoul s'esclaffe, mort de rire : – « il ne faut jamais faire comme les vaches, je t'ai déjà dit qu'elles avaient les idées tordues ! ». Je n'ai jamais plus cherché à imiter une vache. C'était entendu, elles étaient tordues. Mais je trouve que Raoul y va fort dans sa réflexion car il faut bien être tout aussi tordu pour aller se faire aspirer les bottes par la boue d'un chemin creux tandis qu'il existe une belle route toute propre pour aller au même endroit ! Il trouve toujours à dire : « marcher sur cette route trop droite c'est marcher vers Madame la Mort ! ». Je sais qu'il dit vrai car il est très grand et très fort et un homme de cette envergure ne peut détenir que la vérité parce que c'est quand même bien par cette route droite que passent les corbillards pour aller jusqu'au cimetière.

A la belle saison, le chemin devient plus accueillant et la boue dévoreuse de bottes laisse place à une terre bien sèche d'où s'échappent des nuages de poussière tout aussi salissante. Tout prend corps, vie, le soleil s'infiltré entre les branches d'arbres

enchevêtrées et le sol s'illumine de mille reflets chatoyants. Raoul s'amuse à cache-cache avec les ombres. Du bout de son bâton, il dessine sur la terre les contours de ces ombres, des personnages imaginaires ou des animaux qu'on n'imagine même pas. Il ne faut surtout pas marcher dessus ! Quand on revient avec le troupeau, il écarte les bêtes de l'endroit où il a réalisé son chef-d'œuvre. Il s'arrête devant, il sourit et il dit juste : « ils vont mourir quand la nuit va tomber mais demain je reviendrai en faire d'autres ! ».

Les talus sont criblés de clochettes mauves et roses et Raoul me fabrique des boucles d'oreilles que j'arbore avec grande fierté. Je rentre à la ferme et je me trémousse devant tout le monde, tête haute et dos bien droit, pour ne pas qu'elles tombent mais surtout pour qu'on voit bien combien elles sont belles sur moi ! C'est du plus bel effet je vous l'assure. Mes bijoux d'un luxe inouï s'avèrent éphémères et sur la table de nuit, au petit matin, mes petits diamants en clochettes sont tout recroquevillés, à mon grand désespoir. Mais auraient-ils toute cette valeur à mes yeux s'ils étaient éternels ?

Parfois, Raoul et moi, on s'assoit sur un coin de talus, on a le temps, il n'est jamais pressé, jamais bousculé, c'est ça qui me plaît chez lui aussi. On s'amuse, avec ces clochettes, à faire des pétards et on les fait exploser dans le creux de nos mains, ça dégage un parfum particulier et nous devons alors être parfumés à la clochette des bois comme personne ne l'a jamais été jusqu'alors.

Raoul, sans vraiment le savoir, dispense parfois des cours de médecine naturelle. C'est qu'il connaît les plantes, celles qui tapissent ses talus ! Il y a celle

qui guérit les piqûres d'insectes, celle qui fait cicatriser plus vite, celle qui aide à dormir, celle qui fait circuler le sang, celle qui rend intelligent, et même celle qui fait rire ! De celle-là on en mange autant que des lapins peuvent en manger, ça a un goût sucré et piquant à la fois. Raoul et moi on l'appelle la « tige rigolote » et chose extraordinaire, c'est qu'elle pousse partout autour de la maison chez ma grand-mère. Ça donne des petites fleurs mauves au printemps mais nous, on s'en fiche des fleurs, c'est la tige qu'on veut. Je fais des fagots de tiges que je range dans ma poche et que je suce toute la journée comme d'autres sucent des sucres d'orge. Raoul m'a passé le secret et je m'en félicite à chaque tige. Ma grand-mère, quant à elle, voit ses fleurs disparaître dangereusement, elle est bien loin de s'imaginer que sa petite-fille a trouvé là une vraie source de sensations gustatives...

Aujourd'hui encore, quand je vois ces fleurs, je ne peux m'empêcher de voler leurs tiges et de replonger dans ce goût merveilleux du passé... je revois Raoul sourire, une tige au coin de la bouche, ses grands yeux bleus émerveillés comme l'enfant heureux qu'il a toujours été jusqu'à son dernier souffle. Un jour d'été, on l'a emmené se reposer en passant par son chemin creux, pour qu'il ne marche jamais vers Madame La Mort.

Monsieur le commissaire

Il habitait mon quartier, dans une maison blanche. La première fois que je l'ai aperçu, c'était sur le trottoir, il promenait son chien, un berger allemand aux yeux de braise. Je marchais vers lui, j'avais ma chienne en laisse aussi, ma griffonne, mon rayon de soleil qui ne me quittait jamais où que j'aie. J'ai croisé le monsieur et il s'est arrêté à ma hauteur ou plutôt à celle de ma chienne, il l'a caressée en lui disant des mots doux. Il m'a tout simplement dit : « il est très beau ton chien ! ». Il n'en fallait pas plus pour que je trouve cet homme charmant. Je devais avoir à peine dix ans à l'époque. Je parlais à tout le monde et surtout à ceux ou celles qui avaient l'heureuse idée de s'intéresser à ma chienne, mon trésor.

Il habitait depuis peu dans notre quartier sinon je l'aurais remarqué auparavant. Je lui trouvais une allure très chic et très « élémentaire mon cher Watson » ! Et pour cause, il était commissaire de police mais ça, je ne l'ai su que quelque temps après. Il portait un imperméable gris et un chapeau marron et il fumait toujours la pipe comme le commissaire Maigret. Comme j'aimais beaucoup Maigret, j'avais

une sorte d'admiration pour cet homme, pour son côté mystérieux et enquêteur. Il semblait toujours calme, serein, tranquille et n'était jamais pressé, il avait le temps, toujours assez de temps pour s'arrêter discuter avec moi. Je trouvais qu'il avait un gros ventre mais ça lui donnait un côté réconfortant et confortable aussi. On se croisait souvent, ma chienne n'appréciait pas énormément son chien mais je trouvais ça normal, son chien avait une tête de bandit. Comment un commissaire pouvait-il avoir un chien avec une tête de bandit ? C'était de la provocation ! Pour moi, il avait fait exprès de choisir un chien comme ça... avec des yeux de braise peut-être mais un peu tueurs aussi quand même. Je trouvais ma petite chienne, décidément beaucoup plus sympathique !

Un jour, tandis que j'étais dans la vallée, je l'ai rencontré. Il faisait très beau ce jour là. Je fabriquais des colliers de pâquerettes mais il avait une bien meilleure technique que la mienne aussi il s'était attardé pour me m'expliquer l'art d'enfiler des pâquerettes comme on enfile des perles. Je lui avais demandé comment il s'appelait – c'était une manie chez moi de savoir le nom des gens – « Monsieur Revers ! ». Et Il avait ajouté : « tu t'en souviendras, tu n'auras qu'à penser à mon imperméable réversible ! ». On avait discuté longtemps cet après-midi là, il m'avait parlé de son travail, de ses enquêtes, de sa femme disparue, une belle blonde disait-il ! Il était très drôle quand il parlait d'elle et pourtant ça se voyait qu'il l'aimait beaucoup et qu'elle lui manquait. Il en parlait tout le temps, il disait souvent : « tiens si ma femme avait été là, elle t'aurait dit ceci ou elle t'aurait fait cela ! ». Ils n'avaient pas eu d'enfants et je crois que c'était un

grand regret pour lui. Il m'emmenait souvent en ballade et venait même me chercher chez moi, il me demandait mon avis pour plein de choses comme si, du haut de mes dix ans, je pouvais savoir mieux que lui ce qu'il était bon de faire. J'avais bien deviné qu'il faisait ça pour me donner de l'importance ! Mais malgré ça, je m'efforçais de lui donner mon avis et le meilleur qui soit en faisant mine de me trouver vraiment importante. Je voyais bien que ça le rendait heureux ça.

Ce que j'avais trouvé formidable, c'était d'avoir eu le privilège d'entrer dans son bureau de commissaire et de pouvoir jouer les « maigrets » en m'installant dans son fauteuil. Son bureau était recouvert de papiers et je me demandais bien de quelle manière il s'y retrouvait. Ma mère, elle, avait un bureau toujours impeccable, tiré à la règle, plié sur les coins. Elle s'y retrouvait vite mais je devais avouer que c'était bien moins drôle d'être assise sur son fauteuil. Si je devais choisir un métier plus tard, ça serait commissaire de police plutôt que directrice d'école parce que j'aurais un bureau en désordre et surtout un chien (mais avec une tête sympathique).

Puis j'avais découvert l'intérieur de sa maison. Il avait une bien grande maison pour lui tout seul ! Je me demandais pourquoi puisqu'il n'avait pas d'enfants et donc pas de petits-enfants non plus. Mais il me disait qu'il aimait avoir de la place, il avait donc un bureau, un laboratoire photographique, un atelier de peinture car il aimait peindre mais il ne peignait que des meubles ! Sa chambre était toute blanche, sa cuisine revêtait un bleu océan et son séjour, un vert pastel. C'était original et très joli. Il avait du goût pour un homme tout seul. Son chien avait aussi sa

pièce bien à lui, juste à l'entrée de la maison, et il dormait même sur un petit canapé de cuir tout en montant la garde et dieu seul sait s'il ne devait pas être bon d'entrer par effraction et de se retrouver face à ses crocs de bandit... Il ne se serait pas contenté d'une fesse croyez-moi et comme je tenais aux miennes, j'ai toujours frappé avant d'entrer !

Sur les murs, ici et là, j'avais remarqué des portraits de sa femme et c'était vrai qu'elle était belle et qu'elle avait l'air d'une personne agréable, elle souriait partout ! Monsieur Revers prenait parfois une photo entre ses mains et tout en la regardant il me parlait d'elle comme s'il voulait me la faire connaître, la faire revivre peut être ? De toute évidence, pour lui, elle n'était pas morte. Elle avait quelque chose de particulier. Elle ne marchait pas. Elle était paraplégique à la suite d'un accident de voiture. Sur les photos, je voyais bien qu'elle était toujours assise et ça m'étonnait. Je lui avais demandé pourquoi et il m'avait expliqué l'accident. Je sentais la douleur dans sa voix mais en même temps, son regard était baigné de lumière et de souvenirs sans doute merveilleux. Il gardait toujours en lui une éternelle bonne humeur. Sa femme portait un très joli prénom : Rose. Une rose ne fane jamais quand on l'aime. C'est pour cela qu'il la voyait toujours aussi présente près de lui, tout comme un parfum qui ne vous quitte jamais. Ça me faisait chaud au cœur de passer ces moments avec lui, de l'écouter.

Mon frère nous accompagnait souvent, surtout lorsqu'on décidait de faire un grand tour dans la vallée, avec les chiens. Monsieur Revers nous demandait de nous cacher, très loin et de ne plus bouger du tout puis il lançait son chien à notre

recherche et il nous trouvait toujours et il nous léchait la figure à grandes lampées. Le chien était fou de joie de nous débusquer. Il faut dire aussi que son maître lui donnait un sucre pour le récompenser ! A mon avis, le chien remuait peut être la queue à l'idée du sucre qui allait venir plus qu'au plaisir de nous avoir trouvés ? Avec sa tête de bandit, je me posais la question.

Parfois, on s'asseyait dans les grandes herbes, il y en avait beaucoup dans la vallée, puis on restait là, à discuter, à rigoler de tout et de rien tandis que les chiens se prélassaient au soleil, le ventre à l'air. C'est ça que j'aimais bien, parler de tout et de rien, mais des riens qui faisaient des beaucoup... On aurait pu penser qu'il était un homme parmi tant d'autres. Non, il était un autre parmi tant d'hommes. Il savait m'émouvoir sans me faire larmoyer, il savait me faire rire à me faire pleurer. C'était des moments simples, sans grandes aventures, juste des moments inoubliables.

Aujourd'hui, il a retrouvé sa rose, sa femme, ils sont tous les deux dans leur maison blanche et l'imperméable est accroché au portemanteau, le chapeau marron est posé sur la table, la pipe fume encore, le chien veille à l'entrée et a gardé un œil de bandit ouvert...

Je te dis salut Monsieur Revers, tu as été une rose dans mon enfance, je la garde dans le vase de mon cœur...

La dame aux chats

C'est l'été, nous sommes en plein mois d'août. Il fait une chaleur étouffante, je suis dans un petit village accroché à la montagne ardéchoise. J'y viens tous les ans. C'est un village adorable, sa petite place est ombragée par de magnifiques platanes. On y découvre, en plein milieu, une fontaine toute ronde, en pierres, son eau est limpide, transparente. Les étés sont très chauds ici. Heureusement, la rivière est là, belle et fraîche, vive comme une petite fille spontanée, c'est l'Ardèche. A la sortie du village se dresse un pont, splendide et majestueux, il fait partie du paysage comme s'il avait toujours été là, comme s'il était né avec la montagne. J'aime ce pont, j'aime ses vieilles pierres qui racontent mille histoires quand je les caresse. Elles sont douces au toucher comme si elles étaient devenues lisses avec l'âge.

J'aime traverser le pont et m'y pencher. La première fois que j'y suis allée, que j'ai découvert ce village, je me souviens d'être restée là un très long moment jusqu'à oublier le temps. J'étais subjuguée, aspirée par la beauté de l'endroit, captivée par le clapotis de l'eau, sa couleur bleue et verte à la fois...

magique ! Lieu où l'on se sent tout simplement bien et en harmonie avec l'espace, le temps et la nature.

Au bout du pont, assez haut tout de même, une maison est accrochée au flanc de la montagne. Elle fait corps avec elle. Une drôle de maison qui a aussitôt attiré mon attention. On dirait qu'elle est hantée et j'adore les maisons hantées pour peu qu'on ne me demande pas d'y vivre ni d'y passer une seule nuit ! Elle s'élève sur trois étages mais j'ai l'impression que la cave est au grenier et le grenier dans le lieu de vie... toutes les fenêtres sont décorées de toiles d'araignées, les carreaux sont si dégoûtants qu'on n'y voit plus rien au travers et les rideaux semblent rongés par les mites... ça n'engage pas à se faire inviter. Sur le seuil de la maison, c'est un capharnaüm monstrueux qui réunit à peu près tous les ustensiles de cuisine qui peuvent exister, toutes les variétés de balais, de poubelles, de caisses... des caisses, il y en a partout et dans chacune dorment au moins deux ou trois chats, des gros, des petits, des doux, des sauvages... ils sont chez eux parce que leurs gamelles sont dispersées ici et là, il y a de quoi nourrir un bataillon de chats. D'ailleurs c'est bien ça, c'est un bataillon de chats !

Comment ne pas pousser ma curiosité jusqu'à avoir envie de savoir qui se cache dans cette maison si particulière et squattée par des araignées et des chats ? Il faut que je sache, que je voie, que je lui parle, il ne peut en être autrement. Je m'imagine alors un vieux monsieur veuf depuis des lustres et qui ne connaît rien aux arts ménagers... ou alors c'est un couple d'originaux comme on en trouve souvent en Ardèche ? Je décide de m'asseoir souvent sur le rebord du pont juste en face de la maison et d'attendre

la sortie de la « bête » car elle va bien finir par sortir à un moment ou à un autre. La « bête » ira bien faire des courses, au moins pour acheter à manger à ses chats car j'ai bien vu que ce sont des croquettes comme on trouve au supermarché et pas des croquettes de sorcière. Il y a une grande différence entre les deux variétés. Je le sais moi.

La porte d'entrée est inaccessible, encombrée par une montagne de paniers en osiers remplis de mille choses diverses, on dirait plutôt un dépotoir d'objets inutiles que l'habitant a posés là en passant simplement le bras par la petite fenêtre. Les gens qui passent, tout comme moi, s'arrêtent et essaient de faire une sorte d'inventaire. Seuls les chats semblent tout à fait aux anges dans ce décor qui est le leur et auquel ils sont habitués : un panier de vieux clous ici, un panier de pommes par-là, un panier de chiffons en haut, un panier de vieux sacs plastiques en bas, et entre eux on trouve un panier de chats coincé entre quelques balais dont les poils sont partis on ne sait où, ils ont apparemment la tête très clairsemée et on aurait bien du mal à les imaginer ébouriffés. Pourtant, l'occupant ne semble pas être un fou du ménage et je me demande comment il peut user autant de balais ? Sans doute est-ce quelqu'un qui balaie devant sa porte plus que les autres et il doit, alors, balayer entre les caisses, paniers, boîtes, ustensiles et pots de fleurs ! Parlons-en des pots de fleurs ! Il y en a partout, de toutes les tailles, toutes les couleurs... mais tous occupés par des plantes vertes desséchées et mortes de soif.

Et puis un jour, mon vœu s'exauce : l'habitant sort enfin de sa tanière, devant mes yeux écarquillés, mon appareil photo dégainé et prêt à tirer en plusieurs exemplaires l'objet de mes plus folles

attentes ! Je vois la fenêtre s'ouvrir ! Les carreaux noirs de crasse laissent entrevoir une silhouette : c'est celle d'une femme ! Elle enjambe la fenêtre pour sortir de chez elle ! C'est obligé, la porte d'entrée est condamnée ! Je suis stupéfaite, stoïque, j'ai baissé mon « arme à photos », je suis absorbée par un spectacle peu commun... c'est une vieille femme, l'allure toutefois alerte, elle porte une blouse de ménagère, des gros chaussons de feutre, elle a des jambes maigrichonnes, griffées et sales comme les carreaux, des cheveux courts ébouriffés qui tiennent debout par habitude et j'imagine la colonie de bestioles qui doit habiter parmi les mèches collées ! Beurk ! Je m'aperçois qu'elle porte aussi des lunettes auxquelles il manque un verre et une branche mais elles semblent bien accrochées malgré tout...

De l'endroit où je suis assise, je peux l'observer aisément, ça fait juste quelques mètres, le pont est étroit. La vieille femme fouille dans son bric-à-brac et en sort une espèce de petite planche avec deux roulettes dessous. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Mystère ! Et je la vois qui repasse par la fenêtre pour rentrer chez elle, elle disparaît un moment puis réapparaît... avec un teckel vieux comme le monde, énorme comme s'il avait passé sa vie à manger dans les gamelles de tous les chats... Elle le pose à terre, il ne tient pas debout, je me rends compte alors qu'il lui manque les deux pattes de derrière ! On dit de ces chiens qu'ils sont des « saucissons à quatre pattes » mais celui-là, visiblement, en est un à deux pattes. Il est au sol, assis sur son postérieur par la grâce du Saint-Esprit et il regarde sa maîtresse en penchant la tête avec un regard d'amour incomparable. Je n'ai

jamais oublié le regard de ce chien d'ailleurs. Je vois la vieille dame saisir la planche à roulettes, attraper le chien, le soulever, lui poser l'arrière-train sur la planche et la lui attacher autour du ventre avec des cordelettes ! Là, je me dis « mais elle est folle ! ». Et bien pas tant que cela... deux minutes après, je les regarde tous les deux s'en aller sur la petite route qui mène au centre du village, la vieille dame devant, le chien en laisse derrière, les deux pattes avant en action et le reste sur roulettes ! Je crois que j'ai dû rire tout mon comptant à ce moment !

Il fait une chaleur torride. J'ai une envie folle de les suivre, comment m'en empêcher ? Ils s'arrêtent devant une fontaine. La dame attrape le chien sur roulettes et plonge le tout dans la fontaine en disant « Allez, hop ! Ça te va faire du bien ça mon pauvre trésor à mémé ». Je me dis alors « il va être effrayé le pauvre chien ! ». Eh bien même pas ! Il en ressort frais comme un gardon, heureux comme pas deux et repart de plus belle sur ses deux pattes et ses roulettes, battant de la queue à tout va. Dieu merci, il avait dû garder sa queue dans l'accident. Il aurait été alors fort à parier que s'il l'avait perdue, la vieille dame aurait trouvé un autre subterfuge pour la lui remplacer !

Je suis le petit convoi exceptionnel jusqu'à son domicile, je dois faire le tour du village et regarder les touristes stupéfaits qui n'en peuvent plus de rire. La vieille dame s'arrête devant sa maison, je m'arrête aussi. J'ai trop envie de lui parler et de passer un moment en sa compagnie. J'ai bien fait de m'arrêter ! J'ai le droit de caresser les chats, d'en prendre dans mes bras, de caresser le chien qui roule, et ô miracle, d'être invitée dans la demeure hantée ! Ce jour-là je